

Patrick Kéchichian, Le Monde des livres, 20 juin 2002.

Les poètes, comme tous les artistes, sont la somme des influences qu'ils ont reçues. Mais ils deviennent grands lorsqu'ils fondent ce bien à leur propre feu, inventant ainsi ce qui, avant eux, n'existait pas. Dans la poésie américaine, Wallace Stevens figure, d'une manière privilégiée, ce surgissement de la modernité qui n'a rien oublié et tout converti. Et d'abord Mallarmé dont il retint l'«Idée» de la poésie plus que ses applications formelles. Ensuite, plus près de lui, Emily Dickinson qui cultiva avec génie le goût du mystère, à la fois intime et universel, affichant un sourire énigmatique au bord de l'angoisse. Mais aussi la musique - Satie, Debussy -, la peinture en quête de nouvelles formes, Duchamp, Picasso, Braque... En 1949, il reçoit un tableau de Tal Coat commandé en France, le juge «jeune et neuf et plein de vitalité», lui donne un titre qui ressemble à ceux de ses poèmes : «Ange entouré de paysan».

A la différence de Pound ou de T. S. Eliot, Wallace Stevens n'a jamais fait le pèlerinage esthétique en Europe. D'ailleurs, il ne voyagera que pour ses affaires. Né en 1879 à Reading, en Pennsylvanie, d'une famille d'origine hollandaise et presbytérienne, il eut une enfance bourgeoise, fit des études de droit (comme son père) à Harvard, se maria en 1909 avant de s'établir à Hartford (Connecticut), où il monta dans la hiérarchie d'une grosse compagnie d'assurances jusqu'à en devenir, en 1934, le vice-président. Il meurt en 1955, un an après la parution de ses *Collected Poems*.

Vingt ans plus tôt, dans une lettre, il écrivait : «J'ai délibérément adopté le genre de vie que mènent des millions d'individus sans l'embellir autrement que par les embellissements qui m'intéressaient à l'époque : les mots et les sonorités...» Profil modeste donc et masque sans faille visible d'Américain prospère. Mais Stevens ne se réclame d'aucun clivage qui mettrait la poésie à l'abri de la vie ordinaire : «Je ne dispose pas d'un mode de pensée distinct pour le travail légal et pour l'écriture de poésie. J'accomplis chacun avec l'entier de mon esprit.» Il

ne vit nullement en marge des cercles littéraires, mais donne des conférences, est lu par ses pairs : «Le poète contemporain est simplement un homme contemporain qui écrit de la poésie. Il ressemble à tout le monde, se conduit comme tout le monde et il n'est certainement pas un incompetent.» Cette manière de voir trouve son expression dans ses textes qui font «adhérer» imagination et réalité et cherchent à compenser le «déclin» consécutif au «déséquilibre» entre ces deux dimensions (1). De là, Stevens fait naître de surprenantes harmonies.

UNE ÉTRANGE FANTAISIE

Harmonium justement est le premier livre de poèmes publié par Wallace Stevens. Nous sommes en 1923 (un an après la parution de *The Wast Land* de T. S. Eliot), et l'écrivain est âgé de 44 ans. Comme l'explique Claire Malroux, Stevens n'est pas un débutant qui se cherche. L'accomplissement est là, et aussi la maîtrise, la diversité étonnante des formes - de la presqu'exacte comptine au grand poème métaphysique. Les titres sont en eux-mêmes des inventions d'une étrange fantaisie - «Autre femme en larmes», «Le Comédien en lettre C», «Du Ciel considéré comme une tombe»...

La traductrice parle à juste titre de «l'énergie, la vitalité américaine, voire une certaine violence ou crudité» dont la poésie de Stevens est le signe. Mais à la différence de William Carlos Williams, l'un des fils spirituels de Whitman, Stevens ne chante pas l'Amérique. Comme Dickinson - une Dickinson qui serait sortie dans le monde, se serait civilisée -, il cultive l'énigme en même temps que la limpidité. «Immensément occupé de donner à la vie toute saveur qui puisse être sienne», il ne fait pas du sens de ses vers une perle cachée au milieu de ses poèmes mais le dispense magnifiquement dans sa prosodie, ses tonalités, le jeu de ses métaphores.

